

sions libérales, qu'arrive-t-il? C'est qu'appliqué pendant des années à suivre des cours qu'il sait bien lui devoir être très peu utiles par la suite, et où le succès fait souvent défaut, l'élève ne rencontrant rien dans ses études qui réponde à ses goûts particuliers, sort du collège avec un tel dégoût pour toute étude, qu'il ne tente même pas de se livrer à celle pour laquelle il se sentait d'abord un penchant particulier, et que d'ailleurs il ne pourrait atteindre qu'après des efforts et un labeur extraordinaires, parce qu'abandonné alors à ses seules ressources, il manque de guide pour l'exploration de régions encore toutes nouvelles pour lui. Il en viendra peut-être même, comme on en voit de fréquents exemples, à pousser si loin ce dégoût de l'étude, que toute lecture l'ennuiera, et qu'il négligera jusqu'à celles qui lui seraient nécessaires pour les devoirs de sa charge ou de sa situation.

Mais voyons ce qui se passe ailleurs, et surtout chez nos voisins, où, en fait de progrès matériels, on sait si promptement aller au but, et où les aptitudes particulières de l'enfant sont si soigneusement examinées avant de déterminer le genre d'études auquel on l'assujétira. Au lieu de faire pâlir un jeune homme pendant des 7 et 8 ans sur des classiques dont il sait ne devoir jamais tirer parti plus tard, et de le dégoûter ainsi de l'étude, on fera pour ainsi dire passer en revue devant lui les différentes branches des sciences, et on lui permettra de poursuivre de suite l'étude de celle de ces branches qui répond davantage à ses goûts particuliers, ou du moins de s'initier à cette étude. L'élève du lycée, là, montre-t-il des dispositions particulières, pour les mathématiques, la géométrie, le dessin, l'Histoire Naturelle, etc., on s'empresse de suite de cultiver spécialement cette aptitude; et si plus tard on a besoin d'un entomologiste, d'un botaniste, d'un ingénieur, d'un architecte, etc., on a de suite son homme; on n'est embarrassé que dans le choix du sujet.

Tandis qu'ici il faut que bon gré, mal gré, l'élève se bourre de grec et de latin, qu'il puisse se vanter d'avoir traduit du Virgile, du Térence, du Xénophon, etc., et après un cours complet jusqu'à la Philosophie inclusivement, si on ne commence de suite un cours de théologie, de droit ou de médecine, on ne sera seulement pas apte à faire un bon commis de département public, pas même souvent un bon magister de village. Mais quoi! l'étude des sciences est tellement négligée ici qu'il n'est pas rare de rencontrer des gens de profession, qui ont parcouru des cours classiques, ignorant même jusqu'aux noms de ces sciences! Que disons-nous? nous avons rencontré des élèves pour qui,

après même leur cours universitaires, les mots d'entomologie, d'ichthyologie, d'erpétologie, etc., équivalaient à du sanscrit ou à de l'iroquois! Ajoutez à cela notre état de société, où l'indépendance de fortune est si rare qu'il faut avant tout songer aux ressources de la vie, et où aussi les coteries politiques sont si puissantes que dans le patronage gouvernemental le vrai mérite est souvent méconnu, et les postes avantageux accordés à des nullités, et on se convaincra avec nous, que nous n'exagérons rien dans la peinture que nous venons de faire, et qu'il règne ici un vice dans la direction des études qu'il faut s'efforcer de faire bientôt disparaître.

On dirait que l'avenir des fils de famille est tout tracé d'avance, aujourd'hui en Canada, et d'une manière inévitable, comme il l'était autrefois pour les Seigneurs du moyen-âge. Alors, l'aîné était le grand Seigneur qui devait poursuivre la carrière du père; le cadet était de nécessité ecclésiastique, et la carrière des armes échait aux autres de la famille. Ici, il faut faire un cours classique, ou ne pas étudier du tout; et après un cours quel qu'il puisse être, il faut être ou ecclésiastique, ou avocat, ou médecin; pour les autres situations, telles qu'architectes, etc., et les diverses industries qui requièrent la science, ce ne sont que des exceptions, et d'ailleurs on manque pour ces situations des capacités requises.

Ce vide dans nos cours d'étude se fait sentir jusque chez nos hommes d'état. Il n'y a pas d'ignorant pire que celui qui n'a pas conscience de ce qui lui manque.

Et si souvent nos hommes placés à la direction des affaires du pays, n'accordent pas la protection qu'elle mérite à l'étude des sciences et des arts, c'est que, n'ayant jamais entrepris de telles études, ils en ignorent l'importance, et croient qu'on peut sans inconvénient s'en passer. Croirait-on qu'il y a des membres du Conseil d'Agriculture qui ne reçoivent aucune publication agricole? Or comment veut-on qu'on puisse convenablement activer le progrès d'un art tel que l'agriculture, si on ne se préoccupe seulement pas de ce qu'on en peut dire, si on ne se rend pas compte de ce qui se fait ailleurs?..... Si on allouait seulement le coût d'un seul mille de chemin de fer annuellement pour encourager l'étude des sciences, avant 10 ans on verrait des savants de tous genres pulluler en Canada! car plus que partout ailleurs peut-être les talents sont ici communs; et l'encouragement ferait ressortir des aptitudes sans nombre qui demeurent aujourd'hui ignorées et sans utilité. Espérons du moins, quant à l'agriculture, que bientôt ce département, qui a pour ainsi dire les destinées du pays entre ses mains, sera organisé,

grâce à la capacité et aux vues larges d'un bon nombre des membres du Conseil qui le dirige, sur un pied capable de produire tout le bien qu'on a droit d'en attendre.

Espérons que bientôt, avec nos écoles et nos fermes modèles, on aura au moins un musée agricole, où les plantes et les animaux particuliers à notre pays, seront spécialement étudiés, pour qu'on puisse connaître lesquels méritent la destruction ou protection.

Si nous notons particulièrement l'agriculture, c'est que plus que tout autre ce département est lié aux études que nous poursuivons. Ce sont les Chambres d'agriculture des Etats de New-York, du Massachusetts, etc., qui ont employé des savants tels que DeKay, Hentz, Agassiz, Gray, etc., pour étudier les plantes, les mammifères, les oiseaux, les poissons, etc., de ces états respectifs. Ce sont encore les mêmes départements dans les Etats de New-York, des Illinois, du Missouri qui ont appointé des entomologistes tels que Fitch, Walsh, Rily, etc., pour étudier spécialement les insectes de ces contrées; et c'est en suivant de si nobles exemples que la Chambre d'Agriculture d'Ontario alloue \$400 annuellement au *Canadian Entomologist* qui poursuit le même but que nous, avec la seule différence que son action se renferme uniquement dans l'étude des insectes, tandis que nous embrassons les diverses parties de l'Histoire Naturelle. C'est que là on comprend que pour le succès en agriculture, il faut nécessairement compter avec ces légions de petits êtres qui nous font la guerre, tandis qu'ici nous subissons leurs attaques sans presque nous en préoccuper, comme une plaie à laquelle on ne saurait trouver de remède. Il n'y a pas de plus sûr moyen d'être vaincu que de ne vouloir tenter aucune défense; combattons nos ennemis quels qu'ils soient, avec prudence, avec sagesse, et surtout avec science, et le succès couronnera nos efforts. Dans ce lieu d'expiation et de peines, nous aurons toujours des misères et des ennemis, mais notre bien-être relatif sera toujours subordonné à notre travail et à notre courage.

Vick's floral guide for 1871.

Nous engageons les amateurs de fleurs, de se procurer le guide de Vick pour 1871, dont nous venons de recevoir une copie. Ce pamphlet de près de cent pages, contenant des centaines de vignettes, colorées, des fleurs les plus rares, et différents légumes, est rempli de renseignements utiles. Cet ouvrage est bien digne de figurer dans un salon et d'être lu par toutes personnes qui s'occupent de la culture d'un jardin ou qui